Pier-re pen-sa qu'il s'a-gis-sait de dî-ner tout de bon, ce-la lui cau-sa un grand plai-sir, car la faim lui é-tait ve-nue.

Aus-si-tôt fut dres-sée u-ne pe-ti-te ta-ble. Sur cet-te ta-ble on pla-ça un cou-vert de pou-pée. Il se com-po-sait de ver-res grands com-me des dés à cou-dre, d'as-siet-tes a-yant la gran-deur de piè-ces de cent sous. Le res-te était à l'a-ve-nant.

Pier-re rou-lait de gros yeux é-ton-nés. Il dit tout bas à Jean-net-te :

—Mon Dieu! quel-les pe-ti-tes é-cuel-les ont les gens de la vil-le!

Ce fut bien au-tre cho-se quand le pe-tit pay-san se vit ser-vir pour tout po-ta-ge une cuil-le-rée de crè-me su-crée. Un bis-cuit à la cuil-ler te-nait lieu de pain; u-ne o-ran-ge rem-pla-çait le rô-ti, et u-ne dou-zai-ne de pas-til-les de cho-co-lat com-plé-tait le re-pas.

La fi-gu-re du pau-vre Pier-re s'al-lon-geait de plus en plus.

Pier-re n'é-tait pas au bout de ses pei-nes. La dî-net-te é-tant fi-nie, É-mi-le dit à son frè-re de lait :

— Viens sur mon che-val de bois main-te-nant.

— Vo-tre che-val de bois!... Les che-vaux sont en bois à la vil-le! s'é-cri-a le pay-san en le-vant les bras au ciel.

http://www.digibib.tu-bs.de/?docid=00022959